

LISE BERNIER

Grosse ille



tournepage

LISE BERNIER

Grosse ille



Tournepage

Données de catalogage avant publication (Canada)

Bernier, Lise, 1941-

Grosse-île

(Collection Tournepage)

Pour faibles lecteurs et nouveaux alphabétisés.

ISBN 2-921388-13-8

I. Lectures et morceaux choisis pour nouveaux alphabétisés.

I. Table régionale d'alphabétisation région Montréal (06).

II. Titre.

III. Collection.

PC2115.B458 1995

448.6'2

C95-940585-2

Conception graphique et réalisation technique :



© 1995, **Table régionale d'alphabétisation Montréal (06)**

Tous droits réservés

ISBN 2-921388-13-8

Dépôt légal – 2^e trimestre

Bibliothèque nationale du Québec, 1995

Bibliothèque nationale du Canada, 1995

AVANT-PROPOS

Les événements vécus par Elen et Brian s'inspirent d'un fait historique.

En 1847, sévissait en Irlande une très grande famine qui faisait fuir les gens de ce pays vers l'Amérique. Ce récit est donc l'histoire d'une jeune Irlandaise qui quitte sa patrie pour venir s'établir au Canada.



Le projet de partir

L'automne était maintenant arrivé. Et nous pouvions deviner que l'hiver serait dur. Les hommes rentraient fatigués après leur journée de travail. Et nous savions qu'ils étaient découragés. Le soir, ils se rassemblaient pour échanger des idées.

Enfermés dans l'écurie, Brian et son ami avaient comploté. Ils étaient restés seuls toute la soirée. Quelques éclats de voix me parvenaient parfois. Je croyais même qu'ils en viendraient aux poings. Mike et Brian avaient toujours été les meilleurs amis du monde. Il n'y avait rien à comprendre dans leur attitude.

Il était très tard quand Mike est finalement parti. Lui et Brian avaient discuté très fort. Je les entendais se disputer. La pluie battait les fenêtres. Le vent tordait le grand orme près de la maison. J'étais très inquiète.

Certaines choses m'échappaient depuis quelques jours. Mon mari parlait peu, une ride énorme se creusait sur son front. Il semblait tellement préoccupé. Bref, son attitude n'était plus la même. Son comportement était celui d'un homme qui se tourmente. J'étais absolument certaine qu'il nourrissait un projet important. Mais je n'osais pas le questionner. Je craignais trop ses réponses. Je me contentais de l'observer à la dérobée.

Quelque chose de bizarre se passait. Lorsque Brian est venu me retrouver, plus tard, il pleurait. «Elen, dit-il, nous devons partir d'ici. Je ne veux plus vivre dans ce pays de malheur». Cette année encore la récolte sera nulle. Nous n'avons plus d'argent pour passer l'hiver. Je dois chercher du travail ailleurs. «Je sais que les Smith veulent acheter notre mai-

son. J'ai décidé de la leur vendre». Il parlait vite et je regardais ses yeux bleus. Ce qu'il disait n'avait aucun sens. Je pensais à tout l'amour que nous éprouvions l'un pour l'autre. Et je ne pouvais approuver une telle folie.

Depuis deux ans, je partageais la vie de Brian. Nous vivions dans la plus grande pauvreté. Mais nous nous aimions beaucoup. Vivre avec Brian avait été, malgré tout, une suite de jours heureux. Nous étions habitués aux privations. Désormais nous devions envisager la famine. Tous les gens autour de nous éprouvaient les mêmes difficultés. C'était la misère dans tout le pays. Jamais nous n'aurions cru vivre si péniblement, un jour.

Comme beaucoup d'habitants de l'Irlande, nous étions ruinés. Nos voisins subissaient le même sort. Notre pauvre patrie vivait des jours bien sombres. Les Anglais, nos voisins, regardaient notre peuple souffrir. Aucune mesure d'aide n'était envisagée pour compenser les récoltes perdues. L'insensibilité des Anglais révoltait mon père et celui de Brian.

Ces hommes d'âge mûr voyaient leur vie filer sans espoir. Le travail acharné avait été leur lot depuis toujours. Ils avaient été élevés dans la pauvreté. Ils avaient élevé leurs propres enfants dans de tristes conditions. Ils n'auraient pas le bonheur de voir grandir leurs petits-enfants dans un pays confortable. Aucune moisson normale n'était venue récompenser leurs efforts. Et cela depuis plus de cinq années.

En effet, les champs de pommes de terre ne produisaient plus. On ne réussissait plus à récolter l'orge et l'avoine. Le sol semblait maudit. Les plants, sitôt semés, devenaient malades et dépérissaient. Un mal mystérieux détruisait tout. On ne se rappelait plus les pleins barils de pommes de terre. Et il était devenu impossible de nourrir les bêtes. Il n'y avait rien à comprendre. Le mauvais sort s'acharnait sur nous. Nous avons beau prier, supplier la Providence, rien ne changeait.

Le dernier hiver chez nous

Brian regardait la pluie froide de novembre. Un peu plus tard, il vint se glisser dans notre lit. Je savais que notre vie ne serait plus jamais la même. Brian avait décidé de notre avenir et je n'osais pas m'opposer. La famine durait depuis trop longtemps. Mon homme s'était découragé. Et je ne trouvais rien à dire pour lui redonner espoir.

Rien ne semblait annoncer un éventuel retour à la prospérité. J'écoutais mon mari très attentivement. Il me racontait l'Amérique. Là-bas, il y avait d'immenses forêts. La terre fertile était plus généreuse que la nôtre. C'était

un pays d'avenir. Nos enfants connaîtraient, selon lui, une existence heureuse.

En me disant tout cela, il essayait de me convaincre. Mais il tentait surtout de se convaincre aussi. Pourtant, il y avait cette mer terrible qu'il nous faudrait traverser. J'étais angoissée à la pensée de partir en abandonnant la famille. Brian, comme toujours, réussit à me faire sourire. Pendant qu'il me parlait, j'essayais de trouver des raisons de rester. J'avais finalement résolu que je suivrais mon mari. Devrais-je en mourir. Le Canada serait, un jour, notre pays, notre nouvelle patrie.

Longtemps, je restai éveillée. Plus je réfléchissais, plus j'avais peur de cette aventure. Comment ferons-nous pour annoncer cette décision à nos vieux parents? Comment pourrai-je quitter ma famille? Que penseraient nos voisins de cette étrange décision? Au petit jour, lorsque je me suis réveillée, j'étais surprise de mon propre comportement. La magie de la nuit avait multiplié mes peurs. La clarté du jour me ramenait à la réalité. Les obstacles m'ap-

paraissaient, cependant, aussi insurmontables que la veille. Je n'arrivais plus à croire en cette folie.

Pourtant, je finissais toujours par donner raison à mon époux. Car je ne trouvais rien qui puisse régler nos problèmes de survie. Avec lui, j'étais prête à aller au bout du monde. Tous les jours, nous discussions de notre projet. Et nous gardions notre secret jalousement. Personne ne connaissait encore notre plan. Seul Mike savait. Il avait tout fait pour dissuader Brian. Il disait de son ami qu'il était devenu fou. Et il ajoutait que sa femme était tout aussi stupide.



Les préparatifs pour le grand départ

L'hiver s'est ainsi passé à préparer notre grand voyage. De longues discussions quant à notre avenir occupaient nos soirées.

Mais, de toute évidence, nos parents soupçonnaient quelque chose. Nous avions un air mystérieux, semble-t-il. Nous ne faisons plus de critique. Brian ne se mettait plus en colère. Je ne parlais même plus de la rareté de la nourriture. Nous savions que notre terre ne serait pas ensemencée. Ces préoccupations étaient pourtant celles de tous les gens du village. Une sorte de sérénité avait remplacé la tristesse.

Je pouvais lire le découragement sur les visages de tous les autres.

Lorsque le printemps est arrivé, nous étions prêts, Brian et moi. Nous savions que le temps était venu. Déjà les bateaux se pointaient au quai de Dublin et de Liverpool. Il ne nous restait qu'à surveiller le prochain départ. Je passais la journée à me demander ce que j'apporterais. Quelles choses pouvions-nous prendre avec nous sans nous surcharger? Le reste, il nous faudrait l'abandonner.

J'étais si contente de penser que, malgré notre pauvreté, nous laisserions des cadeaux. Malgré notre misère, nous avons la possibilité de donner. Cela me rendait heureuse. Plus tard, les parents et les amis se souviendraient de nous. Nos vêtements étaient tellement vieux. Tiendraient-ils encore longtemps? Comment ferons-nous pour en acheter d'autres. Décidément je n'arrivais pas à être aussi optimiste que mon époux.

Nous avons fait et défait nos sacs de voyage plusieurs fois. Il fallait éliminer les choses inu-

tiles. Finalement, nous avons ramassé tout ce qui restait. Et nous sommes partis vers la maison de mon père. Deux jours avant notre départ, nous avons dit la vérité. Nous étions en avril 1847. Nos amis avaient plus ou moins deviné notre secret. Nous n'étions pas les premiers à fuir notre dur pays. Lentement, nous avons donné tous nos biens. Chacun recevait avec tristesse nos modestes dons. Je ne pouvais plus m'arrêter de sangloter.

Je croyais que mes vieux parents fondraient en larmes. Au contraire, ils enviaient notre jeunesse et approuvaient notre départ. Mes jeunes soeurs, encore insouciantes, n'en croyaient pas leurs oreilles. Elles étaient figées devant une telle vérité. Comment imaginer qu'elles ne verraient plus leur soeur aînée? Qui couvrirait maintenant leurs robes? Qui les encouragerait à travailler à l'école?

La dernière nuit, ni Brian, ni moi n'avons dormi. Nous avons décidé de veiller comme à Noël. Pour fixer dans notre mémoire nos derniers moments en Irlande, nous avons prié

Dieu. Puis, nous avons écrit des lettres, de multiples lettres. Chaque personne de notre entourage recevrait un adieu de nous deux. Mike, notre ami fidèle, s'était engagé à remettre nos messages.

Le départ vers Dublin

Au petit matin, nous sommes partis dans la calèche de Walter. Le vieil homme nous a amenés avec nos maigres bagages. Il lui arrivait souvent d'aller reconduire des gens à la ville. Nous devions ensuite prendre le train pour la capitale. Pendant le voyage, des champs arides défilaient. Partout, c'était la désolation. Une bruine légère tombait sur nous. Je me disais que c'était le ciel d'Irlande qui pleurait. Je m'efforçais de ne pas y voir de mauvais présages. Mais j'étais terrifiée.

Nous sommes enfin arrivés à Dublin et nous avons atteint le port. Nous n'étions pas venus souvent dans la capitale. Nous étions trop

pauvres pour aller à la ville. Qu'est-ce que nous y aurions fait? Brian n'osait pas me regarder. Il savait bien que je m'étais soumise à ses désirs. Et puis, une femme se doit de suivre son mari. Ainsi le voulait la tradition. Pourtant, mon cœur était si gros, tellement lourd de chagrin. Les larmes n'en finissaient plus de couler. De sorte que Brian finit par pleurer lui aussi. Nous étions comme deux orphelins abandonnés. Je serrais très fort la main de mon mari. À cet instant précis, j'eus une sensation étrange. Je savais que jamais plus je ne reverrais ma terre natale. Plus jamais je ne reverrais mes vieux parents et mes jeunes sœurs.

L'embarquement s'est fait vers la fin de l'après-midi. Jamais nous n'avions vu autant de gens misérables. Chez nous, les villageois étaient pauvres. Ici c'était la misère la plus totale. Je n'arrivais pas à croire que je faisais partie de cette foule démunie. Nous étions des réfugiés. Nous étions des êtres sans patrie qui ne possédaient plus rien. Nos baluchons constituaient désormais notre seule fortune. Notre

pauvreté se trouvait accentuée par les lieux. La tristesse des environs décuplait notre chagrin. Le port gris et sale nous donnait l'impression qu'on se débarrassait de nous. Personne ne s'occupait de donner des informations.

La peur se lisait sur tous les visages. Car le navire qui mouillait présentement au quai était affreux. Aucun bâtiment ne pouvait présenter une allure plus repoussante. Comment se ferait la traversée? Je n'osais pas y penser. L'espace d'un instant, j'avais eu la tentation de fuir. Mais laisser Brian me parut pire que tout. Aussi, j'ai suivi docilement les instructions du préposé à l'embarquement. Il s'est présenté à nous et nous a avisés que cette traversée ne serait pas facile. Son ton était sec, autoritaire.

Il nous a appris, sans ménagement, que tous ne verraient pas le Canada. Chaque voyage avait raison de la résistance des plus faibles. Certaines maladies se développaient à bord. Les passagers devaient donc prendre soin d'eux-mêmes. L'équipage ne possédait pas les

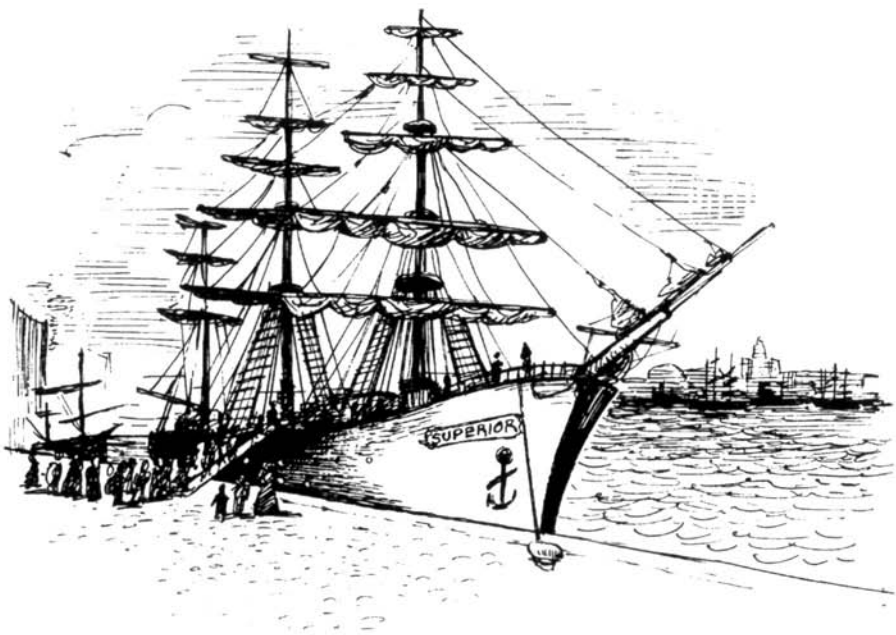
connaissances pour soigner les malades. De plus, il n'y avait pas de médecin à bord.

Je regardais autour de moi et j'étais désespérée. Comment ces pauvres gens résisteraient-ils à pareille épreuve? Je me trouvais privilégiée de posséder une bonne santé. Brian, pour sa part, était l'homme le plus fort du village. Nous n'avions donc rien à craindre. Cette pensée m'encouragea quelque peu. Et, lentement, nous avons suivi le cortège des passagers.

Nous avons englouti la presque totalité de notre argent pour partir. Nous avons vendu notre petite maison. L'argent récupéré couvrait à peine le prix des billets. Tout notre avoir pour deux places misérables sur ce sinistre bateau.

Des femmes vieilles prématurément suivaient des hommes usés par le travail. Personne n'aurait pu dire l'âge des gens qui pénétraient dans le navire. Quelques flâneurs regardaient fixement le bateau, incapables de réagir. Certains se poussaient ou se bousculaient. On aurait dit qu'ils ne se décidaient plus

à laisser le quai. Cet espace était le dernier lien entre eux et leur pays. Quelques enfants se blottissaient peureusement contre leurs parents. Comment ces enfants supporteraient-ils la faim, la soif et la douleur? Des officiers de marine donnaient maintenant des ordres brefs.



Le Superior

Nous nous attendions à tout, sauf à ça. Le comportement des marins me paraissait odieux. Ces hommes semblaient nous mépriser. Pour ce qui est du navire, je le détestais. Ce vaisseau gris, rouillé par endroits, me terrorisait. Je n'arrivais pas à croire que nous arriverions sains et saufs en Amérique.

Ce bâtiment horrible serait notre demeure durant des jours. J'avais souvent essayé d'imaginer le pire. J'avais été beaucoup trop optimiste. Nous étions désespérés. Seule la détermination de Brian nous incita à monter à bord. Nous avons franchi l'étroite passerelle. J'avais l'impression qu'on venait de couper le cordon

qui me reliait à ma patrie. Ce passage étroit qui menait au navire est resté longtemps dans mes souvenirs. Dans mes rêves, j'ai revu très souvent cette triste scène.

«SUPERIOR» était le nom de ce vieux navire. Je revois encore les lettres à demi effacées sur ses parois rouillées. Des centaines de personnes s'entassaient déjà sur les ponts. Bientôt la cale fut remplie de gens. Chacun essayait de se trouver un espace convenable, entouré des siens. On se regroupait tant bien que mal. Car nous devions envisager plusieurs jours dans ce réduit. Enfermés dans ce vaisseau misérable, nous avons perdu notre dignité. Et notre condition était encore plus triste.

Il fallait se rendre à l'évidence. Nous aurions de durs moments à vivre. Et nous n'avions plus le choix. Il restait le courage et la résignation. Nous nous regardions et l'angoisse se lisait sur tous les visages. Ce bateau sur lequel nous étions entassés était un navire de marchandises. Des copeaux prouvaient qu'il avait servi au transport du bois.

Après les heures d'attente sur le quai, nous étions épuisés. Chacun se trouva un petit coin. Dans ce lieu sombre, il nous faudrait affronter l'océan et ses dangers. Peu d'entre nous connaissaient la mer. Sinon par les histoires troublantes qu'on nous avait racontées.

La mer m'avait toujours fait peur. Car je me rappelais les récits que racontait mon grand-père. Il décrivait des tempêtes terribles. Et il nous parlait aussi des pirates, des sirènes et des monstres marins. Toutes ces histoires me revenaient en mémoire pour m'effrayer. La seule vision des lieux était inquiétante. Je craignais aussi le mal de mer. Dans mes souvenirs, la mer était donc associée à la peur et à la souffrance.

Maintenant, Brian était soucieux. Son beau sourire éclatant avait disparu. Je sentais son inquiétude et une angoisse infinie me paralysait. Je n'osais pas regarder autour de moi les gens déguenillés. Tous se blottissaient contre leurs misérables sacs. Telles des bêtes prises au piège, ils se résignaient.

Des nuages gris planaient au-dessus de l'Irlande et de la mer. Puis tout doucement, nous avons réalisé que nous quitions le quai. On avait largué les amarres. Une légère oscillation du vaisseau nous indiquait que nous gagnions le large. J'en avais le souffle coupé. Je m'en souviens comme si c'était hier. Des vagues de plus en plus grosses ballottaient le navire. Était-il possible que nous ayons abandonné notre pays? À cet instant précis, je réalisais que j'avais perdu définitivement ma famille. Plus jamais je ne reverrais mes amis. Tout était fini. On ne pouvait plus revenir en arrière.

Je regrettais d'avoir suivi mon époux dans cette folle aventure. Brian me regarda et je savais qu'il avait deviné. Seule sa présence à mes côtés me reconfortait. Je savais qu'il songeait aux mêmes choses que moi. Son regard était infiniment triste. Il me prit la main et me dit : «Nous réussirons, mon Elen, nous réussirons». C'était exactement ce qu'il me fallait

entendre. Le courage me revint et je me dis que je serais forte.



La traversée

Il y avait maintenant deux semaines que nous naviguions. Nous étions les témoins impuissants de la souffrance des autres. Certains n'avaient pas le pied marin. Dès la deuxième journée, beaucoup vomissaient et se tordaient de douleur. Les tout-petits pleuraient sans cesse. Parfois un père frappait l'enfant qui se lamentait. D'autres, irrités par les plaintes de leurs voisins, les injuriaient. Des bagarres s'ensuivaient. Brian et moi restions blottis dans notre petit coin sans rien dire.

La fièvre s'emparait des pauvres gens affamés que nous étions. Nous devons ménager l'eau qui se faisait rare. Nous économisions

notre ration journalière. Et nous faisons attention pour ne pas la répandre. Les plaintes et les pleurs étaient continuels. Jour et nuit, les gens souffraient. Nous avions presque perdu la notion du temps. Nous nous demandions si nous verrions la terre ferme. Plusieurs s'étaient résignés à la mort. Quand quelqu'un mourait, on l'enlevait et nous savions qu'il était jeté à la mer.

La maladie avait pris possession du navire. Sans nourriture, sans eau potable, nous suffoquions. L'atmosphère était devenue irrespirable. La saleté s'accumulait sur le plancher. Nous nous demandions si nous sortirions de cet enfer. Certains disaient que c'était le choléra. D'autres prétendaient que c'était le typhus. Des gens avec qui nous étions devenus amis, s'affaiblissaient. Je tremblais à la pensée que Brian pourrait me quitter. Et je suis certaine qu'il craignait la même chose pour moi.

Chaque jour, des matelots apportaient des seaux d'eau. Tous se précipitaient sur le pré-

cieux liquide. Nous nous étions habitués Brian et moi à boire le moins possible. Cette eau indispensable à la vie portait peut-être la maladie. Personne ne pouvait rien pour soulager les autres. On s'encourageait tant bien que mal et on attendait.

Le navire était secoué par des vents violents depuis des jours. Nous étions toujours étonnés de nous réveiller le matin. Chaque fois que je m'endormais, je pensais ne plus jamais me réveiller. La mer nous avalerait et je n'ouvrirais plus les yeux. Parfois, cette pensée me reconfortait. Je quitterais ce maudit navire dans les bras de Brian. Je ne souffrirais plus et je n'aurais plus peur.

J'avais la nausée depuis des jours. Je ne mangeais plus et mon estomac était crispé continuellement. Je ne me souvenais plus de la lumière du jour. J'avais oublié le parfum de l'air libre. Pour vaincre nos peurs, nous chantions doucement les belles chansons irlandaises. Et nous parlions des gens que nous avions laissés chez nous. Lorsque le mal nous

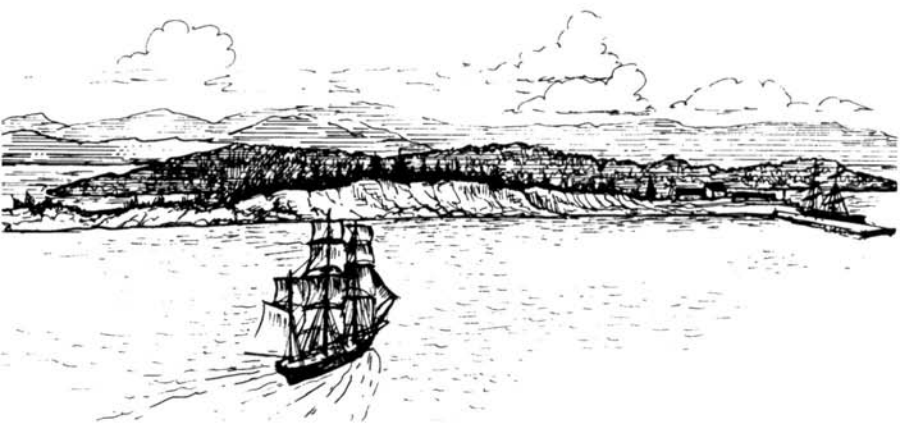
donnait un petit répit, nous rêvions. Nous essayions d'imaginer notre avenir au Canada.

Un matin, le capitaine nous fit annoncer que nous avions franchi l'océan. Nous étions près des côtes de Terre-Neuve. Le lendemain, nous naviguerions sur le Saint-Laurent. Personne ne savait plus quel jour nous étions. Combien de temps avons-nous survécu dans ces conditions épouvantables? Je n'en avais plus la moindre idée. Nous avons vécu dans la noirceur presque totale. Nos yeux s'étaient finalement habitués à voir dans le noir.

Pourtant, j'étais désespérée. Les bonnes nouvelles me laissaient indifférente. Brian était vraiment très malade depuis plusieurs jours. Le mal de mer m'avait laissée. Mais Brian était fiévreux. Son corps était brûlant. Parfois, il tremblait de froid. Ses membres étaient secoués de frissons.

Je devais me rendre à l'évidence : la terrible maladie avait atteint mon mari. Lui, si fort, ne réussissait plus à ouvrir les yeux. Ses rêves étaient remplis de cauchemars. Il avait peine

à respirer. Je ne pouvais croire à ce malheur. Je me forçais à penser que Brian vaincrait la fièvre. Je n'osais plus bouger. Jour et nuit, je tenais la pauvre tête de mon mari et je le suppliais de lutter. Il devait combattre le mal. Cependant, Brian ne pouvait plus m'entendre.



La mort de Brian

Chaque heure qui passait me faisait craindre le pire. Mon tendre compagnon n'avait plus de force. J'étais seule maintenant car il ne me répondait plus. Je n'osais encore croire que j'arriverais seule au Canada. Je lui parlais pour le retenir dans le monde des vivants. Puis, épuisée de fatigue, je m'étais assoupie quelques instants. Le coeur de Brian avait cessé de battre pendant mon court sommeil. Il ne m'entendait plus. Là où il était, rien n'avait plus d'importance. Je ne dis rien. Je n'avais plus la force de réagir. Près de moi, reposait en paix le corps de mon grand amour. On ne devait pas m'enlever mon Brian.

Je ne pouvais penser que je serais à jamais séparée de lui. Un homme me toucha l'épaule : «Madame, me dit-il, nous sommes arrivés». Il se pencha vers mon pauvre mari. «Celui-ci ne verra pas le Canada, ajouta-t-il. Venez avec moi petite madame».

Lentement, je me suis levée et j'accompagnai les autres. J'abandonnais sur ce bateau de malheur mon Brian adoré. On nous a amenés sur le quai. Je frissonnais de froid et de douleur. Nous nous sentions tellement désorientés. Nous avons perdu plusieurs de nos proches durant cette traversée infernale. Épuisée, j'étais seule, si désespérément seule. Pendant des jours, des semaines, j'avais espéré. Avec mon compagnon de vie, tout était possible. Sans lui, c'était le vide. Comment pourrais-je survivre sur cette terre étrangère?

Nous avons accosté le matin du 18 juin à la Grosse-Île. Nous avons été en mer plus de trois semaines. Après ce voyage horrible, je me retrouvais veuve et j'étais si loin de chez nous. L'amour de ma vie n'était plus. Il était

mort depuis à peine quelques heures. On n'avait pas jeté à la mer les corps des gens qui étaient décédés récemment. Ils avaient été transportés discrètement hors du bateau. Mon époux était arrivé à destination ainsi qu'il l'avait voulu. Son dernier repos était dans cette île minuscule.

Nous étions au beau milieu du fleuve Saint-Laurent à quelques kilomètres de Québec. C'est le capitaine qui nous l'a appris. Après notre arrivée, des gens sont venus nous chercher pour la désinfection. Je ne pouvais rien entendre, rien comprendre. La langue qu'on parlait autour de moi m'était inconnue. Mes yeux étaient secs, je n'avais plus de larmes. Silencieuse, je suivais les autres immigrants. Je ne pouvais plus réfléchir. J'étais morte en même temps que mon mari. Des murmures vagues parvenaient à mes oreilles mais je n'entendais rien.

Il y avait si longtemps que je n'avais pas vu la lumière du jour. Il y avait si longtemps que je n'avais pas senti le vent sur mes joues.

Dans ma douleur, j'avais quitté le navire sans emporter nos sacs de voyage. Tous mes souvenirs étaient dans mon petit baluchon. Il ne me resterait rien de Brian, rien de mon pays. Les pauvres objets que nous avions surveillés étaient perdus. Je n'arrivais même plus à me rappeler ce que je possédais encore.

Mary

A lors que je n'arrivais plus à réfléchir, une petite main se glissa dans la mienne. Une fillette blonde levait vers moi des yeux d'une infinie tristesse. Le contact de sa petite main froide m'a fait sursauter. Sans doute, la fillette était-elle aussi perdue que moi. Elle ne souriait pas et ne pleurait pas. Elle ne prononçait aucun mot. Je me dis que cette enfant était un ange descendu du ciel. Un ange envoyé par Brian pour que je ne sois plus seule. C'était si étrange cette sensation que j'éprouvais. L'enfant avait besoin de la présence de quelqu'un. Et je me sentais tout aussi perdue qu'elle. En fait, nous étions deux orphelines

sur ce quai. Nous avons imaginé, Brian et moi, que nous débarquerions ensemble.

Plusieurs parmi nos compagnons d'infortune ne s'étaient pas rendus. Je réalisais, maintenant, l'étrange destin qui était le mien. Je me suis penchée vers la fillette et je vis son désespoir. Cette petite n'avait plus personne. Elle était venue vers moi avec confiance. Car elle ne pouvait envisager de rester seule.

Amaigrie, fragile, je ne comprenais pas qu'elle ait pu survivre. Comment une si petite créature avait-elle pu vaincre le mal? Au fond de ses yeux, il y avait du chagrin. Mais je voyais aussi une sorte de confiance. Seuls les enfants arrivent à posséder cette sérénité face aux drames.

Doucement, j'ai passé mon bras autour de ses épaules. Elle s'est rapprochée de moi. Je lui dis que je la trouvais très courageuse. Ensemble, nous serons assez fortes pour continuer le voyage. Je n'osais lui parler de sa famille. J'avais peur de la voir éclater en sanglots. J'avais surtout peur de pleurer plus fort

qu'elle. Et je ne voulais plus pleurer. J'avais tout juste assez de force pour respirer. Mes jambes étaient molles. Et je croyais que mon coeur s'arrêterait de battre. Il y avait tant de jours que nous ne mangions plus. Le chagrin avait détruit ce qui me restait d'énergie. Mais la petite semblait encore plus misérable que moi. Et je me devais de veiller sur cette enfant. Je venais de comprendre que, avec elle, je survivrais.

Ensuite, on nous a demandé d'avancer vers un vaste bâtiment. Les hommes allaient d'un côté et les femmes de l'autre. Nous devions enlever tous nos vêtements. Il fallait passer dans une salle de désinfection. Nos compagnons étaient morts du typhus. Il n'était pas question que la maladie se répande sur l'île. Après les douches, nous nous sommes retrouvées dans une autre salle. On nous distribuait des vêtements propres. On nous a servi de l'eau fraîche. Une femme nous a annoncé que le médecin viendrait nous examiner. En attendant, les infirmières prenaient notre température.

D'autres personnes écrivaient des renseignements sur des grandes feuilles.

Il fallait identifier rapidement les malades qui avaient survécu. Et surtout séparer les bien-portants des personnes infectées. C'est ici que devait s'arrêter la contagion. Toutes ces précautions étaient indispensables. Nous le savions mieux que quiconque.

J'espérais vaguement être considérée comme bien-portante. Je paniquais lorsque je pensais aux souffrances des autres. Tous ces pauvres gens qui étaient morts sans aucun soin. Cette pièce qui sentait l'alcool me parut merveilleuse. L'atmosphère du bateau avait été si terriblement écoeurante.

Après les formalités, j'ai pu rejoindre les gens sains. J'étais sauvée. J'avais franchi la mer et j'avais survécu. J'avais surmonté la maladie et la peur. À peine sortie du cabinet du médecin, j'ai aperçu Mary. Elle me cherchait des yeux. Je l'observais, toute menue dans une robe bleue trop grande pour elle. Un faible sourire se dessinait sur ses lèvres.

«Viens, lui dis-je. Viens, je vais prendre soin de toi». Tranquillement, je me suis avancée et l'ai prise dans mes bras. De grosses larmes coulaient sur ses joues pâles. Une infirmière est venue me dire que la petite était orpheline. Elle a ajouté que des gens d'ici pourraient l'adopter plus tard. J'ai alors compris qu'elle aussi était en bonne santé. Pourquoi serait-elle adoptée par quelqu'un d'autre? Elle était venue vers moi alors que j'étais si découragée. Elle m'avait choisie, je serais donc sa mère.

Cette enfant m'avait redonné espoir. Avec elle, je me sentais prête à affronter une vie nouvelle. «Je vous en supplie, répondis-je, laissez-la-moi». Mes paroles et mes signes durent être convaincants. À partir de ce moment, tous nous ont considérées comme mère et fille. J'avais vingt ans et elle en avait six. J'avais perdu mon époux bien-aimé. Mais j'avais trouvé une merveilleuse petite fille.

Quand nous avons été enfin seules, Mary m'a parlé. Elle m'a raconté qu'elle était partie avec son père. Sa mère et ses deux jeunes

frères étaient morts l'an dernier. Le père, incapable de se consoler, avait résolu de quitter l'Irlande. Mary avait dû le suivre. Il n'avait pas voulu la laisser chez sa grand-mère. Et la petite croyait qu'elle pourrait protéger le pauvre homme. «Je pense qu'il est mort de chagrin», a-t-elle ajouté. Un jour, il n'a plus bougé. De méchants hommes étaient venus le prendre. Elle ne l'avait plus revu. Elle avait pourtant prié Dieu très fort. Mais il n'avait pas écouté sa prière. L'homme était mort en la laissant toute seule sur ce sale bateau. Mary avait résisté à l'épidémie malgré son apparente fragilité.

Intelligente et sensible, la fillette comprenait tout. Toute sa famille était au ciel. Mais il lui fallait trouver une autre famille. Soudain, elle m'a demandé si j'avais aussi perdu ma famille. Je lui ai raconté que j'avais laissé mes parents en Irlande. Mais que j'avais perdu mon mari. Il était décédé sur le bateau comme son papa.

Puis, elle a regardé dehors, les yeux perdus au loin. Elle a laissé échapper un long soupir. C'était comme un geste de résignation. Mary savait très bien qu'il n'y avait plus rien à faire. Elle semblait accepter sa nouvelle situation. Je lisais dans ses yeux comme dans un livre ouvert. Avec l'innocence propre à son âge, elle voulait vivre.

Des oiseaux qui ressemblaient à des mouettes voletaient au loin. «Ce sont les plus beaux oiseaux du monde», a-t-elle affirmé. Je la croyais, ma nouvelle petite amie. Elle voyait les événements avec les yeux de l'enfance. J'avais besoin de voir les choses comme elle. Pour ne pas me révolter, je devais regarder Mary. Elle était toute jeune et pourtant elle savait tant de choses. Ensemble, en cette fin de journée, nous avons regardé le fleuve. Les oiseaux étaient libres et heureux. Nous étions libres nous aussi. Puisque nous n'étions plus prisonnières de ce navire de malheur. Nous pouvions respirer l'air frais qui pénétrait par la fenêtre ouverte. Et nous n'avions plus aussi

soif. Je n'espérais plus que le moment où je pourrais dormir. La petite Mary s'était assoupie dans mes bras. Rassurée, elle s'était abandonnée au sommeil. Cette enfant avait deviné ma peine. Elle s'était rapprochée de moi pour me consoler.

Plus tard, on nous a amenées dans un autre édifice. Des rangées de lits s'alignaient. Je portais ma petite qui dormait profondément. Je l'étendis sur un lit et je m'allongeai près d'elle. Nous étions épuisées. Les autres femmes glissèrent aussi dans le sommeil. Après tant d'épreuves, le repos devenait indispensable. Je n'étais plus capable de réfléchir au lendemain. J'étais devenue une enfant qui s'abandonnait à la Providence. Nous nous sentions en sécurité après avoir échappé à l'enfer. La Grosse-Île apparaissait comme une terre d'accueil chaleureuse.

L'île de la Quarantaine

Le lendemain, on nous a réveillées tard dans l'avant-midi. Nous avons dormi plus de quinze heures. Il y avait de l'eau fraîche à notre portée. J'avais tellement soif. J'ai alors compris que personne ici ne parlait anglais. Quelques-uns savaient les mots indispensables pour le travail. J'avais toujours cru qu'on parlait anglais au Canada. Je me trompais, me fit comprendre une drôle de jeune fille. Elle servait le gruau du déjeuner et souriait sans cesse. Je vis qu'elle réussissait à faire sourire tout le monde. Pourtant, elle s'exprimait en français. Elle répétait à chacun de nous : «Bonjour, ça va bien?» Après sa tournée, nous

avons appris nos premiers mots de français. Le soir, elle revint et répéta à tous : «Bonsoir, bonne nuit».

Chaque jour, cet ange de la Grosse-Île redisait un mot ou une expression nouvelle. Nous avions hâte de lui répéter son message. Nous apprenions son beau langage qui chantait. Mary connaissait plusieurs autres mots entendus ici et là. Je notais sur un vieux bout de papier les précieux mots. Nous étudions avec plaisir la langue de Rosa.

Un jour, un officier canadien nous réunit. Les hommes et les femmes qui avaient traversé sur le «SUPERIOR» se retrouvaient ensemble. Il y avait eu plusieurs dizaines de décès. Plusieurs étaient morts depuis notre arrivée à l'île de la Quarantaine. Six semaines s'étaient écoulées depuis notre arrivée ici.

Le temps était venu pour nous de quitter l'île. Nous étions considérés comme des gens sains. Rien ne s'opposait plus à ce que nous poursuivions notre voyage. J'ai cru mourir en apprenant que nous partirions. J'aurais vécu

longtemps dans cet établissement où nous étions si bien traités. Et la belle Rosa nous manquerait tellement. Pourtant, nous savions tous qu'il fallait partir. Jamais nous ne pourrions oublier cet endroit merveilleux.

Le soir même, je ramassais les quelques objets qui m'appartenaient. Après la désinfection de tous les vêtements et de tous les bagages, nous avons pu récupérer nos choses. J'avais donc retrouvé mes souvenirs et mes vêtements. Quelques objets appartenant à Brian me furent aussi remis. Mary ne possédait rien. Je me suis juré que, un jour, elle posséderait de jolies choses. Moi, Elen Smith, je serais sa nouvelle mère. Je remplacerais les parents qu'elle avait perdus. Et déjà, elle comblait le vide laissé par mon mari. Quant à ma famille, je leur écrirais plus tard.

Ainsi, à la fin de juillet, nous avons gagné Québec. Une espèce de goélette est venue accoster au quai de Grosse-Île. Elle nous emporterait vers la ville la plus rapprochée. Tous nous pleurions mais il nous fallait partir. Un

autre navire rempli de malheureux comme nous se pointait à l'horizon. Le personnel dévoué accueillerait d'autres personnes malades. Ceux-là devaient être tout aussi affaiblis par la traversée. Le cimetière de l'île s'agrandissait sans cesse. Chaque bateau en provenance de l'Irlande contenait des gens épuisés. Ces immigrants mouraient en nombre impressionnant.

Vers Québec

Mais la beauté du fleuve était saisissante. En ce matin de juillet, nous voguions lentement vers Québec. Le paysage des deux rives représentait ce que j'avais vu de plus beau. Quelques kilomètres plus loin, Québec nous est apparu dans toute sa splendeur. Cette ville était perchée sur un cap et dominait le fleuve. J'étais émerveillée par cette cité embellie par le soleil. Mon coeur se sentait prêt à aimer ce pays tout neuf. Les autres passagers souriaient aussi. Nous étions inquiets. Mais nous avons envie de faire confiance à cette terre nouvelle.

Tous, nous étions décidés à travailler dur pour refaire notre vie ici. Chacun avait perdu au cours de la traversée des parents, des amis. Il fallait poursuivre notre route. Le souvenir des gens que nous avions aimés nous soutiendrait.

Puis, nous avons débarqué dans le port de Québec. Des officiers de l'immigration du Canada nous ont accueillis. Ils étaient là pour nous renseigner. Ils parlaient un anglais différent. Ils nous ont annoncé que plusieurs familles de la région nous aideraient. Les pauvres immigrants que nous étions auraient besoin de soutien. Nous avons connu la bonté des gens de Grosse-Île. Nous ne doutions pas de la bienveillance des Québécois. La population du Canada semblait vraiment charitable.

Quelques minutes plus tard, un fonctionnaire s'est approché de nous. Il nous a présentées, Mary et moi, à un jeune couple. Monsieur et Madame Couillard nous saluaient en souriant. Ensuite, ils nous ont invitées à les suivre. Une voiture nous attendait. Nous avons

circulé lentement dans les rues de la ville. Et nous sommes arrivés devant une grande et jolie maison. Tout le long du chemin, j'observais les gens. Des hommes et des femmes travaillaient calmement. Des enfants jouaient et riaient.

De beaux jardins entouraient des maisons coquettes. Il y avait même des fleurs qui semblaient nous souhaiter la bienvenue. C'était ravissant. Brian n'en aurait pas cru ses yeux. Je me mis à penser à mes chers parents. Quel destin m'avait poussée si loin d'eux? Je tenais très fort la petite main de Mary. Elle se tenait assise tout contre moi. Elle aussi était émerveillée par ce qu'elle apercevait. «Je pense que c'est le paradis», me dit-elle à l'oreille.

Arrivées chez les Couillard, nous étions au terme de notre voyage. J'avais demandé de prendre Mary avec moi. Je m'étais engagée à veiller à son éducation. Et les Couillard avaient accepté de nous accueillir. Une jeune veuve et une petite orpheline venaient s'ajouter à leur famille.

J'avais accepté d'accomplir le travail de servante. Si je recevais peu de salaire, j'avais, par contre, l'essentiel. On nous a installées une chambre confortable. J'étais heureuse de retrouver la sécurité. Comme le travail ne m'effrayait pas, j'étais sûre de me plaire. L'épouse du notaire Couillard avait une santé fragile. Elle ne pouvait seule prendre soin de ses quatre enfants. Cette femme devint vite une très grande amie. La petite Mary s'était vite adaptée à sa nouvelle famille. Elle fréquentait la même école que Bernadette. La fille aînée des Couillard et Mary étaient devenues inséparables. Nous avons trouvé à Québec une famille merveilleuse.

Des événements bouleversants

Il y avait maintenant plus de trois ans que nous vivions à Québec. Je m'étais fabriqué une existence tranquille. Je me disais bien souvent que ma vie avait pris une étrange tournure. Il n'y avait rien de commun avec ce que j'avais imaginé avec Brian. Mon coeur ne parvenait pas à oublier mon grand amour. Plusieurs jeunes gens me faisaient des gentilleses. Et certains avaient même demandé à Monsieur Couillard la permission de me fréquenter. Pourtant, je n'avais accepté aucune proposition.

Dans cette famille, je me sentais aimée, estimée. J'assumais, par mon travail, la subsistance

de Mary. Ma petite fille grandissait et devenait une vraie Québécoise. Elle parlait un français impeccable. Mais, lorsque nous étions seules nous parlions notre langue. Nous chantions parfois les vieilles chansons de notre pays.

Pourtant, un événement dramatique est venu bouleverser la vie de la maison. Élise Couillard n'avait pas survécu au dernier accouchement. Elle nous avait quittés depuis six mois déjà. Elle était morte en mettant au monde un magnifique garçon. J'avais perdu ma meilleure amie. Jamais cette femme ne m'avait traitée en servante. Je me considérais comme une aide, une compagne appréciée. Elle était reconnaissante pour l'énorme besogne que j'accomplissais. Il y avait entre nous une amitié qui nous était précieuse. Cette femme voulait que je sois heureuse chez elle.

Après le décès de son épouse, Monsieur Couillard était désespéré. Il travaillait beaucoup et je le voyais peu. J'accomplissais ma besogne comme auparavant. J'étais bien cons-

ciente pourtant que certains trouvaient inconvenante ma situation. Les moeurs du temps s'accommodaient mal de cette cohabitation. Nous étions en 1850. Le temps passait dans la routine du quotidien. Et je n'osais pas aborder la question délicate de ma présence dans la maison. Je craignais de chambarder l'existence de Mary. Et je m'étais attachée profondément aux enfants Couillard. Ces petits étaient un peu les miens. J'en prenais soin depuis mon arrivée à Québec. Ils remplaçaient les enfants que je n'avais pas eus.

De son côté, Monsieur Couillard comptait sur moi. J'avais pris en main la tenue de la maison depuis des mois. Certaines personnes lui suggéraient de se remarier. Comme sa peine s'était atténuée, il en était venu à considérer un éventuel remariage. Je serais la mère idéale pour ses orphelins, me dit-il un jour. Que pouvais-je faire d'autre? Aussi ai-je accepté d'épouser cet homme. Je suivais, en réalité, la voix de la raison. J'avais aimé passionnément mon premier mari. À mes yeux, les autres

hommes paraissaient sans intérêt. Louis Couillard avait été très heureux avec son épouse. Tous les deux nous ne croyions pas possible un second amour. C'est pourtant ce qui se produisit.

J'avais cru me marier pour régulariser une situation embarrassante. Je découvrais que cet homme avait toutes les qualités que j'espérais d'un mari. Louis Couillard avait toujours été un patron respectueux et digne. Il était, de plus, un homme de grand jugement. C'était un notable estimé de tous. Ma vie s'est trouvée transformée de nouveau, beaucoup plus que je n'aurais pu l'imaginer. Je suis devenue une dame de la bonne société québécoise. Et peu à peu, je devins très amoureuse de mon mari. Louis savait que j'adorais ses enfants. Je savais qu'il m'aimait beaucoup lui aussi. Il n'arrêtait plus de me répéter que j'étais devenue sa raison de vivre. Les conjoints que nous avions aimés faisaient désormais partie de notre passé.

Plus tard, notre étrange famille se trouva agrandie par la naissance de trois gentils garçons. Après avoir tant souffert, j'ai trouvé à Québec le bonheur. Mary ne m'a jamais quittée. Notre passé nous revient parfois en mémoire. Notre vie avait commencé dans la misère la plus totale. Elle s'est finalement transformée en existence heureuse dans un pays merveilleux.

Mary et moi avons conservé cette complicité qui avait commencé à Grosse-Île. En fait, je n'ai jamais pu oublier que cette fragile enfant m'avait adoptée.